Troisième Année. — N° 72 DIX CENTIMES Du 25 au 31 Mars 1897

LE LIBERTAIRE

Journal hebdomadaire paraissant le Samedi

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

UN AN. . . . . 6 francs
SIX MOIS. . . . . 3 —
TROIS MOIS. . . . . 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :
5, Rue Briquet (Montmartre) — Paris

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

UN AN. . . . . 8 francs
SIX MOIS. . . . . 4 —
TROIS MOIS. . . . . 2 —

Notre Antireligion

J'ai précisé, ici même, il y a quinze jours, le caractère et la portée de notre programme antireligieux.

Une telle propagande est toujours d'actualité : la constance de l'oppression cléricale et l'effort incessant de ses empiètements mettent toujours à l'ordre du jour la lutte contre l'esprit religieux.

Il y a toutefois des circonstances qui placent au premier rang la nécessité et l'urgence de cette lutte. Celles que nous traversons sont au nombre de ces occurences. Aussi convient-il de redoubler d'ardeur contre l'ennemi séculaire de tout progrès, de toute émancipation : le Dogme.

En Espagne, le gouvernement de Canovas, l'homme d'Etat de la monarchie catholique, a, depuis quelques années, redonné à l'Eglise une force redoutable. On a vu se renouveler, à Barcelone, les horreurs de l'Inquisition. Les sombres murailles de la forteresse de Montjuich ont répété l'écho des cris de douleur et des hurlements de rage des torturés mis à la question.

En France, l'arrivée aux affaires du ministère Méline a eu pour conséquence une levée en masse de *boucliers-goupillons*. Encouragés par ce Ministère dont l'existence dépend de la Droite, les frocards redoublent d'audace et ne se donnent plus la peine de dissimuler leurs efforts. Sur tous les terrains : économique, politique, moral, le parti-prêtre se manifeste agressif, intolérant, irréductible. Il se multiplie, cherchant à reconquérir les positions perdues, à ressaisir l influence, le prestige qui lui échappent, à récupérer la puissance d'antan.

Sans doute, chez bon nombre, la rupture avec la Foi a revêtu un caractère trop aigu pour que ces tentatives soient véritablement dangereuses. Mais dans maints intellects, la croyance religieuse a, durant si longtemps fait effort et si profondément pénétré qu'il suffit d'un rien pour que la raison subisse à nouveau l'éclipse à redouter.

Cette situation, toute spéciale à notre époque tourmentée, nous appelle à de particulières batailles, où le savoir aux prises avec l'ignorance, la réalité avec la fiction, la vérité avec le mensonge, mettront l'individu en demeure de prendre position et de se prononcer sans détour.

Ne trouve-t-on pas, au surplus, que, trop, beaucoup trop longtemps les anarchistes se sont réfugiés dans une sorte de tour d'ivoire? Cet isolement a du bon certes ! Je dirai mieux : il fait notre force. Il nous distingue de tous les mercantis qui, sous le scintillement des étiquettes et la séduction des programmes, retardent la marche en avant.

Il convient donc de se féliciter de cette allure superbe qui caractérise les seuls irréductibles : les anarchistes. Mais il n'en faut pas moins se réjouir de ce que, tout en gardant cette fière et significative allure des compagnons ont estimé qu'il était utile de pousser à l'occasion des pointes chez le voisin, d'opérer sur ses terres des reconnaissances.

Grand est le nombre de ceux qui, jamais peut-être n'eussent éprouvé la curiosité d'assister à une réunion strictement anarchiste et qui, s'étant rendus à une conférence anti-religieuse organisée par des camarades, se sont laissé gagner par le désir de tout connaître de nos idées, parce que nos considérations touchant l'idée religieuse les avaient surpris par leur exactitude, et leur simplicité.

Etendre, étendre encore, toujours, le champ de notre action, sans jamais perdre de vue le but que nous voulons atteindre, il me semble que cette tactique est conforme au besoin de prosélytisme qui nous tourmente, utile à la propagande que nous avons la joie de faire.

On s'imaginerait difficilement le mouvement d'idées que notre campagne anti-religieuse a provoqué. Pour s'en rendre compte, il faudrait, comme nous, s'être trouvé à Lyon, à Saint-Etienne, à Toulon, à Limoges, à Bordeaux, à Agen, à Toulouse, à Béziers, à Montpellier, à Cette, à Nimes, partout où nous avons mis à nu la plaie superstitieuse.

La rage de nos adversaires a permis de mesurer l'étendue de leur impuissance et la force des coups que nous leur portions.

Nous sommes satisfaits de la besogne accomplie par *Le Libertaire* depuis trois mois et tant que le monstre clérical ne sera pas abattu, nous continuerons à le harceler, à le pourchasser.

Sébastien FAURE.

HEUREUSE INITIATIVE

Les camarades de Brest ont traduit notre premier manifeste en langue bretonne et vont en faire tirer 25,000 exemplaires.

Beaucoup de Bretons ne comprennent pas le français, c'est donc une excellente idée d'avoir mis les idées antireligieuses à la portée des intelligences les plus entourées d'obscurité cléricale.

LA "CROIX" ÉPILEPTIQUE

La fureur cléricale, déchaînée dans le Midi par les conférences de notre ami Sébastien Faure et les manifestes du *Libertaire*, ne connaît plus de bornes.

Voici les inepties publiées par la *Croix Méridionale* de Montpellier, le 14 mars ; et par affiches, dans la région du Midi.

Le mensonge, la calomnie, la lâcheté et le crétinisme s'y disputent la palme.

LES CRIMES DE SÉBASTIEN FAURE

L'apôtre de l'anarchie, l'apologiste de l'immoralité, le défroqué blasphémateur, Sébastien Faure a, paraît-il, des crimes à reprocher à Dieu. Mais nous avons, nous, des questions à poser à Sébastien Faure et des crimes à lui reprocher : car c'est un crime d'exploiter le peuple et de le corrompre.

Quel est-il donc, cet insulteur de Dieu? N'est-ce pas un renégat ? N'a-t-il pas porté cette soutane de prêtre qu'il insulte aujourd'hui ?

Il reproche aux prêtres de ne rien faire pendant que lui et les siens peinent de longues journées pour féconder le sol (*Libertaire*).

Abominable fumiste ! Voyons vos mains calleuses ?... Allons donc ! plus que personne vous avez les côtes en long et vous trouvez la terre trop basse. Osez donc dire de quels métiers vous vivez, travailleur intrépide !

Vous reprochez aux prêtres de parler du ciel ; et vous, en fermant le ciel aux déshérités de la vie, leur avez-vous ouvert les boulangeries ?

Qu'avez-vous fait pour le peuple ? Pour son bonheur et pour votre profit, vous avez inventé la conférence à 50 centimes.

Mince alors !

Vous reprochez aux prêtres de parler de patience et de résignation, et vous vous faites des rentes en excitant la haine et en semant le désespoir.

Quand il y a une marmite à manger, c'est votre affaire ; quand il y a une marmite à lancer, vous abandonnez ce soin à de pauvres gens que vous avez égarés et qui paieront bien cher les conseils des fumistes de votre espèce.

Quand Vaillant montait sur l'échafaud, il aurait pu vous accuser d'avoir contribué par vos doctrines à l'y acheminer. Mais si ce malheureux revenait aujourd'hui, quel reproche plus sanglant ne vous ferait-il pas ?

Il avait une fille, il vous l'a confiée. Eh bien ! qu'avez-vous fait de cette fille ? En quelles mains se trouve-t-elle? Qu'est-elle devenue ? Naguère, plusieurs journaux de Paris ont porté contre vous de graves accusations à ce sujet... et vous n'avez pas répondu.

Exploiteur du peuple, corrupteur et renégat, avant d'accuser Dieu, essayez de vous disculper.

(*Un de ceux que vous appelez Bandits.*)

TRENTE MILLE FRANCS PAR AN !

Voilà de son propre aveu, ce que gagne l'anarchiste fumiste Sébastien.

Peste ! voilà un métier productif grâce aux gens qui ont la sottise d'aller lui porter leurs 50 centimes.

En attendant de donner aux ouvriers la journée de huit heures, voilà un monsieur qui a su se créer la journée de cent francs : trente mille francs à lui tout seul, et par an !

Et il prétend que les prêtres sont riches. Or, trente prêtres ensemble à 900 francs chacun, ne gagnent pas trente mille francs par an.

Sébastien Faure prétend que les prêtres vendent le bonheur céleste : Vendeur du temple anarchiste, il tient boutique de bonheur terrestre assaisonné à la dynamite ; c'est plus éclatant et non moins productif !

Il affirme que les cléricaux ne font rien pour les déshérités de la vie. A Montpellier, sur leur budget particulier, les cléricaux, par les générosités du riche et les oboles du pauvre, dépensent en œuvres charitables pour ces déshérités un million deux cent mille francs par an.

Sébastien Faure traite les prêtres de paresseux et se proclame grand travailleur devant l'Eternel (?). Quel est son extraordinaire travail ? Il écrit dans les journaux et il prépare des conférences qui, d'ailleurs, sont toujours les mêmes. — Raseur !

Les prêtres aussi écrivent, étudient, parlent comme lui ; mais cela ne leur rapporte pas trente mille francs, il s'en faut. Les prêtres vivent au milieu des paysans ou des pauvres ; ils vont par devoir, et même parfois au péril de leur vie visiter les malades.

Sébastien, lui, vit dans de confortables hôtels et préfère les brasseries à la chambre empestée des souffrants.

Sébastien déclare avoir dépensé 25,000 francs en un an pour son idéal.

Quel est-il donc, son idéal ? Est-ce cette abomination à laquelle il donne le nom d'amour libre et qu'on appelle la vie de polichinelle? On sait que cela coûte de l'argent, mais ça n'engraisse pas les pauvres.

Sébastien Faure reproche aux curés, qu'il appelle pour cela des bandits, des crimes plus ou moins imaginaires accomplis en Espagne il y a trois cents ans. Cela s'appelle de la bonne foi. Qu'il réponde donc des crimes de l'Anarchie ! Ces crimes ne sont-ils pas les produits de ses doctrines ? Et ces crimes ne sont pas vieux de trois cents ans : ils sont d'hier, ils sont d'aujourd'hui.

Continuez, Monsieur, à vous faire des rentes en arrachant aux autres la foi au Christ, Dieu de paix et de charité.

En août 1894, vous étiez en cour d'assises, accusé d'avoir poussé au vol et à l'assassinat, et vous en appeliez au Christ et à ses espérances célestes.

Quel est le fumiste ? Est-ce le Sébastien des conférences ? Ou bien le Sébastien des cours d'asssises ?... L'un et l'autre.

Et je signe :

Un qui ne gagne pas 30,000 fr. par an aux dépens du peuple.

Sébastien Faure déclare avoir soufflété Gaston Méry, le journaliste qui l'avait accusé au sujet de la fille de Vaillant.

Le vendredi Matin, Gaston Méry répondait par deux dépêches de démenti formel.

Voici la troisième affiche publiée à ce sujet :

IL A MENTI, SÉBASTIEN !

Le fumiste Sébastien a proclamé par affiche qu'il avait soufflété Gaston Méry. A beau mentir qui vient de loin. Voici deux dépêches de Gaston Méry, rédacteur à la *Libre Parole*. C'est lui qui a accusé Sébastien Faure au sujet de la malheureuse fille de Vaillant.

Première dépêche : « Sébastien Faure ment ! — (G. Méry.) »

Deuxième dépêche : « Si Sébastien Faure avait tenté de me souffleter, il aurait reçu deux fameux coups sur l'œil, comme tel de ses amis, qui ne s'en vante pas. — (G. Méry.) »

Quel fumiste, ce Sébastien Faure !

Si partout, au lieu d'aller entendre et enrichir ce fumiste, on le démasquait ainsi, il faut croire qu'il aurait bientôt fini de blasphémer à 30,000 fr. par an.

LEFRANC.

Que reste-t-il à l'analyse de ce boniment de calotins surchauffés? Remarquez-vous, tout d'abord, qu'ils n'ont même pas le courage de défendre leur Dieu ? — en faveur duquel ils ne pourraient fournir que des arguments rococos, et qu'ils s'empressent de porter la question sur les personnes.

Ils reprochent à Faure : *d'exploiter le peuple et de le corrompre!* — Dans tous les cas, doctrines à part, il s'adresse, lui, à des hommes qui sont en état de discerner ce qu'il y a de juste ou de faux dans ce qu'il dit. Mais vous, cafards, vous prenez les enfants tout petits, vous cambriolez leur tendre cerveau pour y introduire la peur de l'enfer et la croyance aux choses surnaturelles les plus drôles en même temps que les plus sinistres, inventées par les fabricants de religions !

D'insulter Dieu! — Non, il se borne à démontrer qu'un être aussi monstrueux ne peut exister, qu'il n'y a pas place pour lui dans la nature, qu'il a été enfanté par l'imagination des prêtres pour exploiter le peuple ; que les prêtres ont de tout temps travaillé à retarder le progrès scientifique; que l'idée de Dieu génère l'autorité, c'est-à-dire l'oppression entre les hommes; qu'immatériel, il ne peut avoir créé la matière ; qu'il n'a aucune action sur elle, puisque la matière porte en elle-même sa propre loi, etc.

D'être un renégat ! — Ces gaillards-là prennent l'enfant en herbe et, le sachant confiant et bon, le font croire à leurs turpitudes religieuses. Si, plus tard, devenu homme, il s'échappe de leurs filets, ils l'appellent « renégat ! » C'est idiot. Ce qu'ils redoutent, c'est que beaucoup de leurs élèves imitent Faure ; aussi, loin de vouloir la discussion libre, sincère, scientifique, ils *défendent* à leurs partisans d'aller aux conférences de notre ami.

Ces escobards feignent de croire que Faure a dit qu'il travaillait le sol. avait les mains calleuses, quand nous avons simplement opposé le sort des laïques à celui des religieux et déclaré que les moines et curés ne produisent rien d'utile et vivent grassement.

En fermant le ciel (?) aux déshérités leur avez-vous ouvert les boulangeries ? Hélas, si nous avions autant de puissance, de richesse que vous en avez, ce serait vite fait. — Vous êtes une armée de 300,000 frocards ; vous avez en France 50,000 églises pleines d'or et de pierreries ; vous êtes payés sur le budget de l'Etat ; vous avez soutiré, dites-vous, rien qu'à Montpellier, un million deux cent mille francs aux bonnes poires que vous cultivez ; nous sommes bien loin des 30,000 francs gagnés par Faure qui vous font trembler ; par dessus le marché, vous affirmez avoir pour vous la puissance du nommé Dieu, et vous laissez chaque jour des gens mourir de faim !

Et vous souffrez que des centaines, des milliers d'enfants chaque jour naissent sans qu'on leur ai gardé, large comme la main, de place sur la planète qui les a produits.

Mais votre Dieu serait le dernier des gredins s'il existait ! Que lui ont

fait les petits enfants qui souffrent, qui meurent de misère, de froid?

Mystère, direz-vous, le mot est commode. En attendant, vous vous calez les joues et le reste, et vous servez au populo de la viande creuse sur le bonheur après sa mort.

Faure et nous, lui conseillons au contraire de jouir de la vie et affirmons que tous nous avons un droit égal, selon nos besoins, aux biens de la terre. C'est plus substantiel.

Votre Dieu n'est qu'une vieille loque de l'esprit humain en délire.

En parlant du Christ en cour d'assises, Faure a battu ses ennemis avec leurs propres armes. Vous auriez préféré qu'il se laissât condamner; je n'en doute pas: un crime de plus ou de moins, pour les émules des Inquisiteurs, cela ne compte pas!

Vaillant avait une fille; il vous l'a confiée, qu'en avez vous fait? — Vous avez ramassé cette phrase de Gaston Méry, dans la *Libre Parole*, journal de jésuites à robe courte, et vous l'imprimez triomphalement. Ce que nous en avons fait? mais elle se porte très bien, notre enfant. Nous ne la tenons pas cachée, comme vous le faites des enfants orphelins que vous exploitez. Elle est dans une pension aux environs de Paris. Tous les camarades la voient, la connaissent. Nous ne lui apprenons pas l'hypocrisie, la dissimulation, mais la franchise, l'amour d'elle-même et des autres. — Je suis son grand-père, c'est elle qui m'a adopté.

Il n'y a que dans votre parti, habitué aux infamies où l'on puisse rencontrer un Gaston Méry qui, par turpitude morale, mette en jeu un enfant et écrive insidieusement : « J'ai appris sur elle des choses tristes. » Mis en demeure par Ferrière et moi de s'expliquer, — il nous dit que, par le mot triste, il entendait qu'elle était élevée sans religion — dans un ménage *irrégulier*! — Mais les ménages des compagnons sont tous, ou presque tous *irréguliers*, puisque nous considérons le mariage légal comme une pierre angulaire de l'édifice social bourgeois.

Les dépêches de Gaston Méry : « *Sébastien Faure ment* », sont une nouvelle preuve de votre fourberie. Il est évident que Faure n'a pu souffleter Gaston Méry, puisqu'il était à vos trousses en train de vous tailler des croupières. Mais Gaston Méry a été souffleté aux bureaux de la *Libre Parole* en présence d'une dame, de M. de Boissandré et de deux autres personnes. Il l'avoue d'ailleurs implicitement en disant qu'il a riposté par deux coups de poings *sur l'œil*.

Sébastien Faure, ajoutez-vous, reproche aux curés les crimes plus ou moins *imaginaires* de l'Inquisition accomplis en Espagne (et en France donc!), il y a trois cents ans. Cela s'appelle de la bonne foi. Mais, vous nous avez appris que la religion *ne change pas, que votre Dieu est le même pour tous les pays.* Vous avez canonisé les plus célèbres inquisiteurs et vous reniez l'Inquisition. Qu'est-donc une religion qui renie trois cents ans de son histoire?

C'est par la torture, les tourments, les bûchers, la peur, que votre religion s'est établie, quand la raison humaine voulait se faire jour. Dans le peuple, par tradition de sentiment, on en a gardé la crainte, et vos mielleuses paroles ne l'effaceront pas. La science, chaque jour, démolit un fragment de votre Dieu. L'histoire nous apprend que le règne de votre religion a été pavé de crimes; que pour asseoir son empire, vos pareils ont détruit, brûlé les temples païens. Notre voie est tracée : A la révolution prochaine, les hommes de progrès brûleront et dynamiteront les églises, où vous faites vos recettes, abrutissez le peuple et prêchez contre nous qui voulons l'éclairer.

Votre religion est un instrument de servitude.

Constant MARTIN.

LETTRE D'AMÉRIQUE

Le camarade Decamps, après avoir subi cinq ans de prison à Poissy (affaire du 1er mai à Clichy), est parti en Amérique avec sa famille.

Voici la lettre que nous recevons de ce brave compagnon :

Camgaw, 8 février 1897.

Mon cher Faure,

En recevant ma lettre, tu penseras sans doute que j'ai mis du temps pour la rédiger. Mais, que veux tu! ce n'est pas tout-à-fait ma faute, c'est toujours celle de cette pieuvre que l'on nomme la société bourgeoise; elle nous enlace dans ses tentacules, ici comme là-bas. Depuis que je suis en Amérique, je suis, comme beaucoup, dans une situation très précaire.

En arrivant, je suis allé rejoindre mon frère à Seranton, mais je n'ai pu y trouver du travail.

Maintenant, je suis à la colonie anarchiste que les camarades de New-York ont fondée.

Les débuts de cette œuvre sont très difficiles, comme tout ce que nous voudrons essayer dans la société actuelle.

Peut-être que ça ira lorsque la colonie produira pour elle-même ; mais il faut passer l'hiver.

Par elle-même, l'idée de cette colonie n'est pas mauvaise ; étant donné que le peuple américain est très froid pour toutes sortes de théories pures, il lui faut quelque chose de palpable, et ce n'est guère que par l'exemple que nous pourrons faire quelque progrès dans ce pays de soi-disant liberté. Malheureusement, nous ne sommes pas assez nombreux pour faire grand'chose : la question d'argent est toujours devant nous pour nous barrer la route.

Autre chose. Je suis au courant de la besogne qui se fait en France, car les camarades nous envoient les journaux toutes les semaines, et quand je vois les compte rendus de tes réunions, je me sens revivre.

Tu diras bien le bonjour à notre vieil ami, ainsi qu'à tous les camarades.

Désireux de correspondre avec quelques-uns de mes anciens amis, je te prie de faire insérer ce qui suit dans le *Libertaire* et le *Père Peinard*.

Cordiale poignée de main,

DECAMPS.

Les camarades qui désirent avoir des renseignements sur la colonie Libre Initiative, près de New-York, peuvent s'adresser au groupe Libre Initiative tous les lundis, à 9 h. du soir, 124, rue du Temple, maison Rimbault.

De plus, le camarade Decamps, qui habite la dite colonie, se met à la disposition des camarades qui voudraient correspondre avec lui et il prie ses anciens amis de lui écrire à l'adresse ci-dessous :

Decamps, Free Initiative Colonie, Campgaw ; P. O Wickof, N. J. (Etats-Unis).

MORTE LA BÊTE....

Les récentes fusillades de Constantine, les dix condamnés à mort militaires qui, dans ces lieux mêmes où les conseils de guerre se rendent si tristement célèbres, attendent leur tour de *poteau*, les *trente-deux* évasions simultanées qui viennent de se produire à l'Atelier de Travaux publics de Bône, tous ces détails crient-ils assez haut l'atroce jésuitisme d'une discipline soi-disant paternelle?

L'opinion publique instruite de cette succession de faits de même ordre se produisant dans ce milieu spécial s'en est émue un instant, émotion toute platonique d'ailleurs; puis la mascarade du bœuf gras est devenue l'événement du jour.

On ne saurait, cependant, trop insister.

Ecrivains, penseurs et philosophes, à l'assaut contre la barbarie d'us et coutumes d'un autre âge! il s'agit de la dignité de notre race! Il faut qu'on sache en tous lieux les crimes horribles qui se perpètrent dans ces antres démoniaques qu'on nomme : *Ateliers* de Travaux publics!

Peuple, à voir tes fils se réfugier dans la mort pour échapper à des tortures morales et physiques sans nom à un âge où le cœur devrait plutôt s'ouvrir à l'espérance, où tout l'être frissonne de la joie de vivre, est-ce que jamais tu ne t'es demandé quelle fatalité s'acharnait contre tes enfants et en faisait des martyrs? En face de telles ignominies n'as-tu jamais senti tressaillir ton âme d'une farouche indignation et saisie d'une frémissante colère?

Ass z longtemps aussi, leur a-t-on rabâché le mot Patrie et comprends-tu bien enfin que cette dernière n'est pour eux qu'une affreuse marâtre?

D'abord, en vertu de quel article de loi, puisque lois il y a, les gardes-chiourme des Travaux publics ont-ils droit de vie et de mort sur les détenus?

Nous avons vu, il y a quelques années, à Philippeville, un garde-chiourme du nom de *Bachelet*, brûler, avec son revolver, la cervelle à deux détenus qui avaient tenté de recouvrer leur liberté, que les tirailleurs indigènes de garde, (brutes sans nom), avaient blessés, repris et ramenés au camp, et qui suppliaient à genoux leur bourreau qu'il les épargnât.

Ce même *Bachelet* a, depuis, pris sa retraite et habite Bône, où il gère un journal bien pensant.

Depuis quand l'Etat fait-il des rentes aux assassins?

Nous savons pertinemment que des détenus passent des six et neuf mois dans des cachots infects avec du pain sec et de l'eau pour toute nourriture, un pantalon et une chemise en lambeaux pour tout vêtement, en plein hiver ; et cela pour des riens et nous en avons vu, libérés de ces enfers, avec de profondes cicatrices aux poignets, cicatrices indélébiles, produites par l'application prolongée des fers.

On le voit, Torquemada a fait école. Les professions, dites les plus nobles, (style patriotard), par exemple, l'état militaire, ont leurs inquisiteurs.

Mères de familles est-ce là le résultat que vous attendiez de vos tendresses et de vos veilles? Est-ce pour cela que vous donnez des soldats à la Patrie?

Ne nous contentons pas de répéter avec Séverine :

« Au nom de l'humanité, assez! »

Les bourreaux ne s'arrêteront jamais eux-mêmes au nom de sentiments qu'ils n'ont jamais connu ; c'est à nous de les arrêter. Quant aux moyens il n'y en a pas trente-six : se conformer au vieil axiome : Morte la bête, mort le venin !

JEAN DE LA PLÈBE.

Conférences Sébastien Faure
EN PROVINCE

Notre collaborateur Sébastien Faure continue la série de ses conférences :

A Toulon, les 24 et 26 mars ; à Marseille, les 27 et 29 ; à Lyon, le 31 ; à Dijon, les 1er et 3 avril.

Le retour de Faure à Paris est fixé au 4 avril.

Revue de la Presse

Un journal nouveau, *Le Trimard*, a paru le 16 mars. Sous le titre « Nous », vient une déclaration dont nous extrayons les lignes suivantes :

... Nous nous tournons aussi vers ceux qui, froissés par les satisfaits de la vie, saisis par le dégoût devant l'insuffisance de la vie humaine devenue *métier civil*, cherchent l'au-delà de la mystique beauté dans la soumission passive et le silence contemplatif. Que les trimardeurs de toutes formes viennent s'unir à nous pour déclarer la fécondité de l'homme, l'oubli des œuvres créées et l'amour pur et simple de l'effort à réaliser et du besoin à satisfaire... Seule, la régénération de la volonté dirigée par les constatations sociales pourra s'opposer à la lâcheté de la bourgeoisie, au leurre du socialisme, à la naïveté des doctrines libertaires. Vive l'effort prodigue et insouciant!

???...

Quand on écrit dans une langue aussi peu connue, on devrait au moins mettre en regard une traduction.

***

Les journaux bourgeois reproduisent en première page les télégrammes échangés entre Félix et Nicolas sur les cadavres d'une trentaine de marins tués par une explosion à bord d'un vaisseau russe, le *Sissoi Veliky*.

Le Tsar a daigné trouver cet *accident déplorable*.

Paris, 16 mars, 11 h. 20 matin.
A Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies,

Je prie Votre Majesté d'accepter l'expression des sentiments douloureux que me cause la nouvelle de l'accident arrivé à bord du *Sissoi-Veliky*, ainsi que l'assurance de ma vive sympathie pour les braves officiers et matelots de la marine russe.

FÉLIX FAURE.

L'empereur de Russie a répondu :

Tsarkoié-Sélo, 16 mars, 7 h. 7 soir.
A Monsieur le Président de la République française,

Je suis bien touché des sentiments de vive sympathie que vous avez exprimés pour la marine russe dans cet accident déplorable du *Sissoi-Veliky*.

NICOLAS.

D'autre part, on télégraphie d'Athènes au *Standard* que la catastrophe survenue à bord du *Sissoi-Veliky* a produit une profonde impression. On assure que l'amiral russe a dû donner l'assurance à ses hommes qu'ils ne seraient plus appelés à *persécuter les chrétiens*. Il paraît, en effet, que les matelots considèrent l'explosion comme une conséquence directe du dernier bombardement effectué par eux.

Une grande partie du peuple russe a d'ailleurs montré la même attitude. Si l'imbécile soldatesque avait bombardé des Turcs, pareils regrets ni craintes ne se seraient manifestées?

L'idée religieuse est morte, braillent des matérialistes !!!

***

Encore du pays de Tolstoï :

A la même date, on télégraphie de Saint-Pétersbourg au *Times* que la jeune fille dont le suicide a donné lieu à une importante manifestation des étudiants, avait été enfermée dans la forteresse de Saint-Pétersbourg pour des raisons politiques. Elle avait été arrêtée au milieu de décembre, pour avoir été trouvée en possession de pamphlets dirigés contre le gouvernement. La malheureuse, en butte aux outrages d'un fonctionnaire de la prison, n'avait trouvé de refuge que dans la mort. Avec une énergie admirable, elle mit le feu aux couvertures de son lit et fut brûlée vive.

Je revois, rue Soufflot, des étudiants de France, en octobre 1896, agitant leurs coiffures et braillant leurs vivats au passage du bourreau Nicolas II et de son impériale catin !

***

D'Alger, 19 mars :

Cette nuit, vers trois heures, des *malfaiteurs* ont fait sauter à la dynamite une maison habitée, à la Zaouila, commune de Tébessa.

Une personne a été tuée et deux autres ont été blessées.

Le *crime* aurait été commis, dit-on, par des ouvriers licenciés. Quatre arrestations ont été opérées. Le parquet est sur les lieux.

Les bandits galonnés qui fusillent là-bas au nom de la Société se nomment *juges* et font *acte de justice!*

Les gueux qui, lassés enfin, frappent à leur tour la Société se nomment *malfaiteurs* et leurs actes sont *crimes* !

Ah ! garce d'Autorité, les *malfaiteurs*, contre toi, deviendront armée, et ce que tu peux si tu le veux, appeler leurs *crimes*, paiera généreusement les tiens.

***

De la *Patrie*, 20 mars :

Un journal en langue malgache destiné à répandre l'influence française parmi les populations de l'île s'est créé.

Ce journal, dont nous avons reçu plusieurs exemplaires, est illustré et a quatre pages de texte. Titre : *Vaovao frantsay-malagasy*.

L'un des premiers numéros contient un dessin représentant des Hovas venant saluer le drapeau français soutenu par un officier d'infanterie de marine. Il porte comme légende : « Nous venons saluer le drapeau de la France, nous, les chefs des diverses tribus de Madagascar, et nous venons nous soumettre au gouverneur de cette grande et puissante nation, pleine de miséricorde, qui a conquis la grande terre non pour nous opprimer, mais pour nous tirer de la misère. »

Un article destiné à donner aux Hovas la plus haute idée de notre pays montre « la France vue du haut d'un ballon ».

Enfin, le *Vaovao* initie les Malgaches aux bienfaits de la Révolution française.

Et pour le cas où les Malgaches n'auraient pas encore suffisamment l'esprit ouvert par nos Lebel, en même temps que la peau, aux *bienfaits moraux* que leur offre la *grande et puissante nation, pleine de miséricorde*, le journal *Vaovao* leur montre dans un dessin deux de leurs compatriotes, l'un gras, armé et bien vêtu, l'autre maigre et déguenillé, échangeant le dialogue suivant :

— Oh! j'en ai assez, mon ami. Devant la famine et la maladie qui nous déciment, j'aime mieux faire ma soumission. Mais comment t'arranges-tu pour être, aussi gras et aussi bien habillé ?

— C'est bien simple ; n'étant pas assez naïf pour me faire Fahavalo, je me suis enrôlé dans la milice. Et comme je suis heureux, mon ami ; de la viande à discrétion et des vêtements à l'européenne !

C'est un crétin du nom de Louis Berville qui reproduit ces monstruosités dans la *Patrie*.

Souhaitons qu'assez de *Fahavalos* restent là-bas pour faire payer aux valets du Galieni de pareilles atrocités.

***

De l'*Eclair*, 21 mars, à propos des récents bafouillages parlementaires sur les bureaux de placement :

Le vrai est que l'idée de faire du placement un service public, n'est pas en soi une conception révolutionnaire et peut très bien se justifier par des raisons de droit démocratique ou de pure équité. La thèse que le chômage, et partant la misère, ne sauraient jamais être ni matière à impôt, ni matière à exploitation commerciale, n'a rien de subversif, bien qu'en semble penser la majorité de la Chambre.

C'est-à-dire, selon l'*Eclair*, qu'une conception économique sociale *se justifie par des raisons de pure équité*, à la condition de n'être pas *révolutionnaire*.

Et le même excellent journal veut bien penser que la thèse qui s'oppose à l'exploitation de la misère *n'a rien de subversif!*

Oui, mais la lutte contre cette exploitation de la misère, pour n'être pas *subversive* doit ne pas être *révolutionnaire* !

Décidément les *Ledrain*, les *Thiébaud*, les *de Bonnefond*, les *Charbonnel* déteignent à l'*Eclair* !

La Rédaction se partage de plus en plus entre Escobar et Calino.

***

Du *Journal*, 22 mars — *La mort de Rodolphe Salis.*

Pour une fois qu'un rédacteur du *Journal* (A. Hepp) s'avise d'écrire à peu près ce que nous pensons, laissons lui la parole, ou plutôt la plume, et sans autre commentaire que celui qui se dégage d'un pareil jugement en pareille feuille :

Victorieux! — Il s'en va avec une bonne presse, le gentilhomme-cabaretier, et plus d'un des talentueux fantaisistes, des poètes exquis qui l'ont enrichi pour une famélique choucroûte, peut être n'en aura pas autant.

Mais en celui-là aussi, c'est le parvenu qu'on honore, et c'est Gaudissart devenu notable monsieur du Bottin, sans qu'on se préoccupe d'avantage de ce qu'un tel patronat a pu représenter dans la marche à l'argent et non pas à l'Etoile, d'impitoyables indifférences, de douleurs mises en commerce, de cervelles broyées. Cet homme a créé le rire de la Butte, mais avec quels obscurs sanglots ? et pour quelques beaux gestes, quelle exploitation de pauvres enfants souriants à la Muse, mais vrais galériens du bock, de la pipe et du piano !

Je voudrais certes m'attrister de la fin d'un si artistique négociant. Ayant vendu sa boutique, installé son manoir quelque part au milieu des champs, pensé profiter un peu du formidable et singulier métier auquel il s'était voué, il est brusquement enlevé, et ce coup pénible, cette impossibilité de jouir des résultats, c'est d'ailleurs toute la Vie.

Mais en vérité, dans ce moment même, en moi, je ne sais quoi vient empêcher ma sensibilité ; quand le Salis des grands jours tombe à rien, je songe à Pille qu'il a fait boire pour des dessins, à Jules Jouy, hier mort fou, dont il a alcoolisé le rêve, à tous ceux qu'il a pompés comme bière, et quand il s'agit de regretter ce Victorieux, malgré moi, ô douceur vengeresse, c'est aux vaincus que va mon cœur...

***

Du *Gaulois*, 23 mars :

M. Félix Faure à Saint-Pétersbourg. — S'il faut en croire les journaux russes, M. Félix Faure serait attendu très prochainement à Saint-Pétersbourg.

Ce voyage du Président de la République que nous avons, des premiers, annoncé, il y a quelque temps déjà, ne saurait nous surprendre, mais il n'en soulève pas moins une foule de questions fort intéressantes et qui, jusqu'à présent, n'ont point été résolues.

Nous ne parlerons que pour mémoire des crédits qu'il sera indispensable de de-

mander au Parlement : il est hors de doute que ces crédits seront votés.

Et le *Gaulois* s'inquiète bien moins de savoir par qui les crédits susdits seront *payés* que de savoir ce que la France pourra bien devenir si Félix est absent pendant plusieurs semaines !

Ce qui surtout est regrettable, c'est que beaucoup d'autres de son espèce et de l'espèce du *Gaulois* ne partent pas en Russie derrière le Félix et que Nicolas ne veuille pas nous les garder tous et pour toujours ! Ça ferait bon ou mauvais ménage toute cette clique, mais ça nous enlèverait un peu de besogne pour demain.

***

24 mars :

La semaine. — La situation ne se modifie pas en Orient. C'est toujours une suite ininterrompue d'interventions, de protestations, d'indignations, de propositions, de dispositions, de rectifications, de représentations, de notifications... et de massacres !

Les journaux à court de scandales et de faits-divers ont braqué leurs lorgnettes et leurs appareils à photographie sur l'imbécile et fanfaronne comédie du pourfendeur Pini et de l'abruti Thomeguex.

Et comme avec l'idiot il faut aussi du sale, ces bonnes rédactions ont encore jeté de leurs ordures sur le nom de Chimay.

Enfin, commence aux assises, devant une cohue d'oisifs élégants et de ces ignobles garces appelées *Femmes du monde*, le procès Boileux, La Jarrige. On passera, pour cette besogne, étant donnée la *qualité* (?) des accusés, *huit jours* !

Nous en parlerons le neuvième.

JOE.

SOLIDARITÉ

Nous avons reçu pour la compagne de Vaillant :

Cinq jeunes libertaires, 0 fr. 75. — Les camarades de Puteaux, 6 fr.

A LA RECHERCHE DU BONHEUR

On nous a tellement chanté sur tous les tons que la femme est inférieure, que nous avons assez de tous ces refrains.

Qu'ont-ils donc fait pour l'élever à un autre degré intellectuel, ceux qui clament si fort contre elle ? Rien. Ils se contentent de lui jeter à la face toutes les épithètes, sans faire un effort pour la sortir de l'ornière où elle est tombée ; je pourrais ajouter, sans crainte d'être contredite : où ils l'ont jetée.

On la dit fourbe et hypocrite ; mais est-ce que jamais la force et le joug employés contre le faible engendrèrent autre chose que la ruse et le mensonge ?

C'est tactique de guerre et voilà tout !

Si l'homme, au lieu d'en faire son esclave, en avait fait son égale, sa compagne, son amie, il aurait devant lui un être bon, franc et loyal ; il l'a sans cesse courbée sous sa volonté, la forçant à penser, à agir à sa guise, broyant comme dans un étau ses aspirations, ses espérances, et, à la place d'un être intelligent, fort de caractère, sachant marcher seul dans la vie, pensant avec conviction, aimant avec sincérité, la femme n'est plus qu'une épave flottant au gré des caprices des uns ou des autres.

A mon avis, en brisant les chaînes du mariage, elle pourra prendre possession de sa personnalité et évoluer en toute liberté vers le beau et le vrai.

***

Les tendances vers la liberté s'affirment de plus en plus, chacun cherche à se libérer des entraves qui le lient au passé ; les chaînes qui pèsent davantage sur tel ou tel forment ces diversités d'opinions, d'aspirations, qui surgissent de toutes parts. Elles sont plus ou moins bien émises, mais toutes marchent vers l'affranchissement intégral.

Dans ce cas se trouve le mariage, qui n'est plus en rapport avec l'évolution sans cesse progressante de l'individu : la nature de l'homme, foncièrement mobile, ne peut s'accorder plus longtemps avec de telles institutions. C'est pourquoi nos gouvernants, devant le flot sans cesse grandissant des mécontents, se sont vus forcés d'introduire dans les lois actuelles le divorce, qui est une échappée au bagne conjugal, et l'armée des divorcés devient si nombreuse qu'elle suffit à elle seule à la condamnation irrémédiable du mariage.

Aussi parle-t-on avec moins d'horreur de l'amour libre, de l'union libre. Cet état d'esprit mène à la discussion : c'est une tendance très caractéristique vers la recherche du bonheur, du mieux-être.

Beaucoup confondent l'amour libre et l'union libre ; pourtant il existe une différence bien marquée entre ces deux cas : celle de la liberté sans limite et de la liberté limitée.

Il n'en est pas de même entre le mariage et l'union libre ; à peu de chose près ils sont identiques : ôtez le maire et le curé et les chaînes restent pareilles, avec le premier vous prenez des engagements faciles à rompre, avec la seconde des engagements moraux que les charges rendent bien difficiles à briser. Le fond reste le même, le seul fait d'associer deux existences libres étant une atteinte à la liberté des deux. En effet, pour ne pas se déplaire mutuellement, combien de petites concessions sont faites et, à force d'en accorder, quand on envisage froidement la situation, on s'aperçoit — mais trop tard — que toute liberté a disparu.

La force des préjugés est encore si grande en nous qu'aussitôt notre cœur pris d'amour nous voulons le mettre en cage, comme si bonheur et esclavage pouvaient s'entendre. Et l'amour fougueux et passionné pâlit et s'affaiblit dans cette atmosphère qui s'attiédit de jour en jour. La monotonie qu'amène forcément cette uniformité dans la vie, cette absence de chocs que produisent les entrevues non préparées qui font circuler le sang plus vite dans les veines, mettant du rouge aux joues, de la fièvre dans les yeux, font que peu à peu le cœur et l'esprit s'enlisent au point de ne plus penser librement, de ne plus aimer avec la même tendresse.

Certaines natures froides, inertes aux sensations, peuvent très bien s'accorder à cette vie uniforme, sans cahots, convenant on ne peut mieux à leur tempérament qui supporte avec la même placidité le bonheur ou la douleur ; mais que la vie commune ait pour point de départ le mariage ou l'union libre, elle n'engendre que contrainte, inimitié, hypocrisie, douleur, autorité, servage ; en un mot, c'est l'éteignoir de l'amour.

Vous dont le cœur épris d'idéal s'ouvre aux douces espérances, palpite comme l'aile d'une colombe à l'approche de l'être aimé, de grâce, n'unissez pas vos existences dans la vie commune, si vous voulez que toujours la douce lueur des passions brille, sans cesse avivée par le souffle de l'attente et de l'imprévu. Vous vous aimerez longtemps ainsi, puisque la loi seule des affinités, de l'attirance, aura lié vos corps dans une même étreinte, rejetant ainsi les mesquines questions d'intérêt qui sont les bases de presque toutes les unions d'aujourd'hui.

Tout en échafaudant votre bonheur, vous aurez ajouté une unité de plus à la cause ; avec l'indépendance, vous rendrez à la femme sa personnalité, sa volonté, sa sincérité, son *moi* enfin ; avec le libre essor de son intelligence, elle prendra connaissance de sa force et de ses droits et la société présente aura à compter avec deux adversaires au lieu d'un : l'homme, la femme.

Laurentine Souvraz.

NÉCESSITÉ DE LA RELIGION POUR LA BOURGEOISIE

Quand un régime est sur le point de succomber sous le poids de ses hontes et de ses crimes, quand le peuple, écrasé par une situation économique, qui, de jour en jour, devient plus terrible, se lève menaçant la sécurité de ce régime dont la peur du gendarme ne suffit plus à faire respecter les privilèges, il ne leur reste plus qu'un seul moyen pour essayer d'entraver la marche ascendante des révoltes qui se produisent de tous côtés : c'est le recours au prêtre, à la religion.

C'était bien ce qu'avait compris le trop fameux Guizot, l'ancien ministre de Louis-Philippe, dans la période troublée de 1848, qui marquait déjà la fin du régime bourgeois et, dans son livre *De la Démocratie en France*, paru en 1849, il écrivait ceci :

Que les sociétés modernes ne craignent pas la religion et ne lui disputent pas aigrement son influence naturelle : ce serait une terreur puérile et une funeste erreur. Vous êtes en présence d'une multitude immense, ardente, vous vous plaignez que les moyens vous manquent pour agir sur elle, pour l'éclairer, la diriger, la contenir, la calmer, que vous n'entrez guère en rapport avec elle que par les percepteurs et les gendarmes, qu'elle est livrée sans défense aux mensonges et aux excitations des charlatans et des démagogues, à l'aveuglement et à l'emportement de ses propres passions. « Vous avez partout, au milieu de cette « multitude, des hommes qui ont précisément pour mission, pour occupation constante, de la diriger dans ses croyances, « de la consoler dans ses misères, de lui « inculquer le *devoir*, de lui ouvrir l'*espérance* », qui exercent sur elle cette action morale que vous ne trouvez plus ailleurs. Et vous n'accepteriez pas de bonne grâce l'influence de ces hommes ! Vous ne vous empresseriez pas de les seconder dans leur œuvre, eux qui peuvent vous seconder si précieusement dans la vôtre, précisément là où vous pénétrez si peu, et où vos ennemis, les ennemis de l'ordre social, entrent et sapent incessamment.

J'en conviens : une condition est attachée au bon vouloir et à l'efficacité politique de l'esprit religieux, il veut du respect, du respect vrai et de la liberté. Je reconnaîtrai même que, dans ses craintes et dans ses désirs, il est quelquefois ombrageux, susceptible, exigeant ; qu'il tombe même quelquefois dans le courant des *idées fausses* (1) qu'il a mission de combattre. Je ferai aussi largement qu'on le voudra, la part des injustices à subir, des précautions à prendre, et je dirai après comme auparavant : ne disputez pas aigrement avec la religion ; ne redoutez pas les influences religieuses ; laissez-les s'exercer et se déployer grandement, puissamment ; elles vous apporteront en définitive plus de pain que de lutte, plus de secours que d'embarras.

On ne peut pas avouer plus nettement que la religion est l'instrument nécessaire pour asservir les peuples et que c'est là sa raison d'être.

Sans doute, Spuller, retrouva un jour ce livre oublié et, s'en inspirant, trouva l'Esprit nouveau qui n'était que l'esprit du passé, si bien défendu aujourd'hui par Méline.

P. Geoffroy.

(1) Guizot faisait allusion à l'abbé Lamennais et aux idées sociales du christianisme, continuées aujourd'hui par les abbés Garnier, Nollet, sous le nom de socialisme chrétien, dont nous connaissons toute l'hypocrisie.

PROVINCE

Angers

Les libertaires d'Angers-Trélazé avaient organisé, pour le dimanche 17, une soirée familiale avec bal, afin de fêter l'anniversaire de la Commune. Ils avaient compté sans cette catégorie de gens capables de tout, excepté le bien, catégorie désignée habituellement sous le nom de policiers.

La rousse s'était transportée chez le troquet qui avait loué la salle et à force de lui dire que, s'il laissait se faire la soirée, il serait certainement poursuivi en correctionnelle en vertu des « lois scélérates » comme ayant donné asile à une association de malfaiteurs que le bonhomme plein de préjugés et farci de respect pour l'autorité promit que la soirée n'aurait pas lieu.

Tous les camarades, qui eux, ne savaient rien de ce qui s'était passé, s'amenèrent croyant que la fête avait lieu. Malgré qu'il se soit présenté à peu près 250 personnes, il a été impossible de se faire délivrer la salle. Voyant que nous ne pouvions rien faire avec un homme qui s'était laissé monter le coup d'une pareille façon, trois copains sont restés de faction afin d'envoyer les camarades qui se présentaient dans un café voisin. Quand les musiciens arrivèrent à l'heure convenue, ils furent tout épatés eux aussi, voyant qu'ils s'étaient dérangés pour rien.

Naturellement forts de notre droit, nous avons fait casquer le bistrot afin de les indemniser. Enfin vers les 7 heures du soir, nous sommes partis au nombre d'une centaine environ au Pâté de foie, établissement qui possède une grande salle de bal, et là, copains et copines ont dansé avec entrain sans que personne ne cherche à les embêter.

Le camarade Bruon a fait sur la Commune une causerie très écoutée et chacun a chanté et dansé malgré les menées policières. En somme la soirée qu'avait voulu empêcher l'autorité a eu lieu quand même et une fois de plus a fait constater les canailleries bourgeoises et flicardes.

Le dimanche suivant 21 mars, les socialos à la manque, eux aussi, fêtaient l'anniversaire de la Commune. Des camarades s'y sont rendus au nombre d'environ une trentaine. Pourtant il paraîtrait que ces révolutionnaires de carton ne voulurent pas nous laisser parler, ni chanter. Dès en entrant, les camarades Mercier et Bruon se font inscrire pour prendre la parole. Les copains écoutent les orateurs socialistes sans les interrompre et, quand ceux-ci eurent terminé leurs discours, le président donne la parole au camarade Mercier. Sitôt que le camarade eut terminé, le président annonce que c'est la fin des discours et qu'on va passer aux chansons.

Le camarade Bruon voyant qu'on voulait l'escamoter, rappelle au président qu'il a demandé la parole et s'est fait inscrire. Voyant que nous étions assez nombreux et bien décidés, le président accorde la parole à Bruon, qui, malgré que les membres du bureau (car il y avait bureau, etc.) lui disent d'abréger, a expliqué ce que devra être la Commune future. Disons que les camarades libertaires ont été écoutés avec autant d'attention que les socialos. Ensuite l'on se fait inscrire pour les chansons (que de réglementation) et, à part un seul, pas un socialo n'a chanté une chanson révolutionnaire ; sans les anarchos présents il n'y avait que des chansons comiques.

Mais voilà que les compagnes des camarades violent la consigne et chantent des chansons libertaires sans autorisation ; voyant cela ces braves révolutionnaires sont partis manger la soupe, nous laissant seuls dans la salle.

Vous devez voir le nez qu'ils faisaient !

Jean Labeur.

Cette

Le passage du camarade Sébastien Faure dans notre beau Midi a le don de soulever la bande noire.

Rien ne répugne à ces « saints » hommes pour insulter notre ami et, malgré l'ordre donné dans leurs bordels et par affiches, de ne pas participer à ses conférences, le nombre est incalculable de ceux qui ne peuvent entendre l'orateur libertaire dans ses batailles contre la religion.

Aujourd'hui, plusieurs jours après sa conférence, les frocards ont fait apposer sur les murs les placards injurieux de Montpellier dont notre ami a réfuté les attaques par une contre-affiche.

Et c'est toujours dans l'ombre qu'opèrent ces chouans, jamais face à face.

Ah ! monstres noirs, vous tremblez dans vos tanières, et c'est par la calomnie, votre idéal de beauté, que vous cherchez à vous dégager de l'étreinte de la camarde.

Votre fin est proche !

Paros.

Levallois-Perret

A l'occasion du 18 Mars, les camarades avaient affiché, tant à Clichy qu'à Levallois, un grand nombre de placards anarchistes, préalablement timbrés. Ce qui n'a pas empêché des flics en civil de les arracher ; mais ils ne se sont cependant point hasardés à enlever celles apposées près des habitations des camarades.

Un ami du Corse.

Chalon-sur-Saône

M. Montalarbre (Martin pour les bourgeois) recommence à faire des siennes. C'est sans doute l'effet du printemps. Il fait des enquêtes sur le « mouvement ». Tous les flics de Montalarbre (Martin pour les abrutis) sont mobilisés pour faire la statistique des journaux anarchistes vendus à Chalon ! Montalarbre (Martin pour les trois abonnés du *Progrès de Saône-et-Loire*) a recommandé à ses hommes d'être adroits. Aussi rivalisent-ils de ruse et d'adresse. Ces gaillards sont épatants ; voyez plutôt : Après avoir interrogé, sans aboutir, tous les marchands de journaux de Chalon, ils songent tout-à-coup qu'il y a un dépositaire. Et c'est Bephy, le jeune et beau Bephy qui, après avoir astiqué en première son uniforme n° 1, se rend chez notre vendeur pour procéder « adroitement » à son interrogatoire. Zuze un peu, mon bon !

— Mon patron, M. Montalarbre (Martin pour les honnêtes votards), m'envoie chez vous pour vous voir, afin d'avoir une entrevue pour vous dire que je viens vous parler pour causer au sujet d'une chose qui concerne le machin de vos journaux...

— Je ne comprends pas très bien, mais enfin je suis quand même à votre disposition. Que demandez-vous ?

— Voici. S'il vous plaît. Soyez assez aimable d'avoir l'obligeance de bien vouloir me dire, si cela ne vous gêne pas, si ça vous plaît de me faire savoir, afin que je le sache et que je n'en ignore le nombre, exact et approximatif, à peu près au juste, sans vous tromper sauf erreur, des exemplaires que vous vendez du *Libertaire*.

— Vous avez donc l'intention de m'aider à les vendre ? Vous dérangez pas, je vous remercie. Jusqu'à présent, j'ai fait mon métier tout seul. Vous êtes bien bon, mais c'est pas la peine de vous déranger. Moi, je ne veux pas vous aider à faire votre métier. Chacun le sien. Payé pour vendre des journaux, je ne le suis pas pour fournir des renseignements à la police.

— Mais vous comprenez mal, c'est pas pour questionner, c'est pour savoir... par motif straordinaire . . tout simplement..... motif asminit-atif .. chef m'a dit... tâchez savoir renseignement pour annuaire qui va paraître.

— Ah ! je comprends ; il s'agit sans doute d'une réclame que M. le commissaire veut faire au *Libertaire*. Dans ce cas, qu'il s'entende de préférence avec l'administration du journal.

Un indiscret.

Marseille.

Sébastien Faure fera à Marseille deux conférences au théâtre du Gymnase : la 1re aura lieu le samedi 27, et la 2e le lundi 29 mars courant, à 8 h. 1/2 du soir.

En prévision de la foule et des dispositions aggressives qui pourraient animer les cléricaux de Marseille, tous les camarades sont priés de venir de bonne heure (7 h. 1/2 si possible), à ces conférences.

Narbonne

Narbonnais, dormez ! — Je vous disais dernièrement, à propos des exploits de dame Police, que cette vieille Virago de mauvaises mœurs était tout à fait déconsidérée à Narbonne, et que, pour sortir de cet état de disette, elle passait son temps à chercher des poux dans la paille !

Cochonne de société ! encore ce matin tu viens de l'échapper belle ! Au petit jour, commissaire spécial, commissaire central, commissaire de police, agents, gendarmes, — *Viédazé* ! — se rendaient en grande pompe chez un citoyen pour y saisir.....

4 numéros du *Libertaire*, 3 du *Père Peinard*, 1 des *Temps Nouveaux*, 2 de l'*Intransigeant*, quelques exemplaires du *Petit Méridional*, de *La Dépêche* et... de *La Croix du Midi* !

— A quoi dois-je l'honneur de votre visite matinale, demande le perquisitionné ?

— Oh ! à peu de chose, répond l'un des chefs de cette « expédition ». Vous avez été signalé comme ayant des « opignons » avancées. Voilà tout.

Voulez vous nous signer le procès-verbal de la saisie ?

— Cela m'est égal, répond l'homme aux « opignons avancées », mais j'exige que vous portiez sur cette pièce les titres de tous les journaux que vous avez trouvés chez moi, y compris *La Croix du Midi*.

Refus du commissaire.

Refus de signature.

Et, là-dessus, « Police et maréchaussée » se retirent convaincues d'avoir accompli un devoir sacré envers la génération présente.

Maintenant, chers concitoyens, vous pouvez être tranquilles, il n'y a plus de danger social.

« Narbonnais, dormez ! la Police veille ! » La question sociale est vidée.

Dernière heure. — Renseignements pris, il paraît que le type dont je viens de vous entretenir a des tendances anarchistes ; c'est donc un personnage peu intéressant. Dans ces conditions, je vous autorise à supprimer ma chronique.

Nice

Nice semblait devoir être la ville la plus rebelle à toute idée libertaire, à toute pensée libre, — c'était une erreur. A côté des malheureux abrutis par les passions religieuses et électorales, Nice a des habitants capables de passions plus hautes, — c'est ce que nous a prouvé le succès que Sébastien Faure a rencontré dans les trois conférences qu'il vient de donner dans cette ville. Il semblait, aux premiers auditeurs, que la philosophie libertaire était pour eux une révélation, ils l'accueillirent avec enthousiasme.

Quelques prêtres qui essayèrent de la contradiction furent très difficilement écoutés et durent renoncer à parler à une seconde conférence.

Nombre de jeunes gens que ne satisfaisaient ni les prédications religieuses ni la phraséologie socialiste, résolurent de se grouper pour rendre durable l'effet produit dans les cerveaux par la logique des arguments de Faure.

Le succès de notre ami à Nice prouve qu'il n'y a réellement pas de milieu réfractaire à l'idée à condition de dire franchement qui on est et ce qu'on veut.

L. M.

Oise

Un abruti de plus à la Chambre : Baudon !

Le chiffre des votards, il fallait s'y attendre, est naturellement plus élevé qu'au premier tour. Les socialistes qui, en majorité, ne sont que des moules, ont fait feu des quatre fers en faveur du détraqué de Mouy. C'est dans la logique des choses. Mais ce qui me confond, c'est que certains anarchistes, que je connais, aient cru, en dépit de tous les raisonnements, devoir suivre le même exemple.

De deux choses l'une : ou ils ne comprennent pas le premier mot de l'anarchie, ou ils n'ont pas le courage de mettre leurs actes d'accord avec leurs conceptions.

Ce que je veux penser de mieux pour les singuliers compagnons dont je signale l'écart, c'est qu'ils n'ont vu que le clérical à combattre et qu'ils sont descendus dans l'arène uniquement pour assurer son échec.

Faire de l'opportunisme sur des questions qui s'excluent aussi nettement : anarchie et autorité, lois, etc., est un jeu dangereux. Nous abandonnons notre terrain de propagande : l'abstention. Nous renions, de fait, notre idéal.

E. C.

Saint-Claude

Dernièrement avait lieu une conférence de Marcel Sembat, député par état et bouffe galette par goût.

Pendant une heure et demie il a brassé la salade ; en effet, nous avons rarement entendu discours aussi décousu.

A peine quelques lueurs d'émancipation économique perçant dans un cloaque d'action politique, lueurs vite réprimées par les regards contrits de certain patron, le plus rosse à l'égard des ouvriers, et qui est le rabatteur ordinaire de ces soi-disant socialistes ; nous avons déjà eu à nous entretenir de lui dans ces colonnes.

Cet oison, de concert avec quelques ouvriers ambitieux ou inconscients, transforme en affreuse blague tous les mouvements ouvriers ; il héberge tous les commis-voyageurs de la politique : cela lui coûte énormément, disent les sots ; il fait beaucoup de sacrifices. — Qui les paye, ces frais : ses ouvriers.

Et les apôtres de la politique, pleins d'inconséquence, s'étonnent du peu d'empressement que met le populo à se rendre à leurs représentations... — j'allais dire gratuites — à 25 centimes. Ils paraissent même surpris de l'accueil froid qui est fait aux meilleures tirades dirigées contre le patronat : c'est que les prolétaires commencent à se décrasser ; ils aimeraient moins de phrases, aussi creuses que trompeuses, et plus d'actes ; ils aimeraient surtout, ici, ne pas voir un patron guider et patronner les soi-disant défenseurs des travailleurs.

En un mot, la politique se détraque, ici, à tel point, que l'élément patronal, avec une poignée de valets et une pincée d'ambitieux, en forment seuls le noyau.

Nous avons assez des conférences politiciennes faites sous la même direction et avec les mêmes acteurs.

Sachez bien, pantins du bulletin de vote, qu'à l'ouvrier il faut nourriture et liberté, et non pas patrons et élus qui correspondent à famine et servitude.

Toulon

Les mots socialiste et fumiste finiront par devenir totalement synonymes. Quelques jours après la conférence de Barrucand dans notre ville, le conseil municipal adoptait un vœu demandant que les communes eussent le droit de fournir gratuitement le pain aux indigents ; lors des élections municipales, un article du programme socialiste portait : « Pain gratuit pour les indigents. »

En réponse, le Syndicat des patrons boulangers a augmenté le prix du pain, avec approbation de la municipalité socialiste !

***

Basse vengeance. — Nous avons annoncé dans un précédent numéro qu'une perquisition avait été faite au siège social du groupe et que les policiers s'étaient emparés des brochures, dessins, etc., qu'ils n'ont pas encore rendus. N'ayant pas trouvé ces actes contre la propriété suffisants, ils viennent de se servir d'un procédé aussi bête que canaille. Par décision de l'autorité militaire, le bar des Artistes, où les libertaires se réunissent, vient d'être interdit à l'armée. La décision est canaille, car on comptait en haut lieu détruire le commerce du camarade qui exploite ce bar ; elle est bête, parce que cet établissement n'est point fréquenté par l'armée et que sa clientèle est essentiellement composée de civils.

Croit-on, en haut lieu, que la mise à l'index d'un établissement suffira pour empêcher les plaintes de se faire entendre ? L'idée pénètre dans tous les cerveaux et toutes les traca series policières ou administratives seront bien impuissantes pour en arrêter les progrès. En voici une preuve :

Il y a un mois, les passants qui se trouvaient sur nos promenades les plus fréquentées étaient étonnés de voir un exclu de l'armée se ballader en portant sur son dos une large pancarte sur laquelle on lisait, en gros caractères : « Voilà un criminel ! » Le dimanche suivant, le même exclu portait une autre pancarte avec ces mots : « Esclave au service du gouvernement de la République. » Les bourgeois opinaient que cet homme était fou ; nous avouons ne pas l'avoir revu, avec ou sans pancarte. Pour empêcher la réédition de pareilles protestations, l'autorité militaire devra interdire à ses subordonnés l'accès des voies publiques. Le flot montant de l'anarchie vous engloutira, messieurs les maîtres du jour ; aussi est-ce avec un sourire de pitié pour votre prétention d'empêcher le moment fatal d'arriver que nous enregistrons vos mesures de basse vengeance dans lesquelles la bêtise le dispute à la canaillerie.

Troyes

Le commissaire Collinet, venant de la jésuitière de Lyon, a voulu signaler son entrée à Troyes ; il a commencé par intimider le chef d'établissement où nous tenions nos réunions, si bien qu'il nous a refusé sa salle. Il veut poursuivre le camarade Mathias comme organisateur de la conférence Girault ; la réunion était privée.

Ce monsieur a déclaré à une personne, qu'il ne connaissait sûrement pas, que dans le Midi *c'était chic, que l'on pouvait cogner*, mais qu'à Troyes *c'était emmerdant !*

En voilà un qui promet, mais qui pourrait bien se faire moucher salement, car les gars troyens ne sont pas disposés à se laisser brutaliser.

Tournée de Conférences

Broussouloux, en revenant de Limoges où il est cette semaine, se propose de visiter Commentry, Montluçon, Nevers, Fourchambault, Bourges, Tours, Le Mans, Angers, Lorient, Saint-Nazaire et Nantes.

Les camarades de ces villes et des patelins intermédiaires qui pourraient y organiser des conférences sont priés d'écrire illico au *Père Peinard*, 13, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

NOTRE SOUSCRIPTION

Nous ouvrons, dans le **Libertaire**, *une souscription publique dont le montant sera intégralement consacré à notre campagne anticléricale et notamment à une série de manifestes, affiches et prospectus anticléricaux.*

En faveur de cette œuvre de salut public, le **Libertaire** *fait appel au concours de toutes les bonnes volontés, de toutes les initiatives, sans distinction de parti.*

Que les philosophes, les savants matérialistes, les athées, les antireligieux, les hommes de liberté qui ont en horreur les crimes de l'Inquisition, la domination du prêtre, aident à la campagne résolument entreprise par le **Libertaire**.

Que ceux qui ne peuvent participer à la vie militante, mais ne veulent pas que l'humanité sombre, une fois encore, dans la nuit si longue du Moyen Age, livrée aux calotins fanatiques et tortionnaires ; que ceux qui ont foi en l'homme et veulent la liberté de conscience, apportent par souscription leur concours au **Libertaire**, *et l'ennemi séculaire qui nous tient abaissés, résignés, l'ennemi hypocrite de la science reculera.*

Prière d'envoyer le montant des souscriptions à M. l'Administrateur du **Libertaire**, *rue Briquet, n° 5, (Montmartre) Paris.*

Douzième Liste

Listes précédentes	1.489 50
Groupe des Quatre-Chemins	1 »
Vienne, G. M.	1 50
Un bouffe de Levallois	» 45
Destouches, pour tuer les cléricafards	1 50
Gentilly, un gars coiffeur	» 20
Un mastroquet	1 »
2 révolutionnaires anticléricaux rouennais	1 »
Pour écraser les cléricochons d'Espagne	» 20
A. Maurin	» 30
237, Bruon, Angers	6 75
Guillot 0,15 ; Piton 0,25 ; Leynard 0,15 ; Prigeard 0,25 ; Gauvazé 0,20 ; Garzeau 0,20 ; un révolté 0,50 ; Lemaître 0,50 ; un père de famille qui ne veut plus avoir faim 0,10 ; Jules Defaut 0,50 ; Deshayes 0,45 ; Freulon Henri, vive la révolution sociale, 0,25 ; sans cul ni nète 0,50 ; Rit toujours 0,50 ; Martin 0,50 ; supplément d'écot à la suite de l'enterrement civil d'une compagne 0,40 ; un révolté 0,25 ; toujours content quand un copain vit bien 0,20 ; un ancien savetier 0,25 ; un camarade 0,20 ; anonyme 0,10 ; un camarade 0,10 ; Barreau dit Cholet 0,25 ; Besnard dit Chut 0,10.	3 90
57, Guilhem	2 »
C. Guilhem 1 fr ; E. Aliac 1 fr. ; A. Grégoire 0,50 ; L. Céré, élève ecclésiastique 0,10 ; C. Larroque 0,20 ; P. Bonafous 0,25 ; Romain 0,35 ; J. Puech 0,50.	
211, Esquinet, Mouveaux	2 »
Grimain 0,50 ; un libertaire 0,50 ; Loucke Théophile 0,50 ; un libre-penseur 0,20 ; pour que Sébastien vienne à Tourcoing traiter les Crimes de Dieu 0,20 ; vive l'amour libre 0,10.	
Bordeaux, incorruptibles	» 50
Un humanitaire, à bas le sabre et le goupillon	2 »
Th. Lebourgeois	» 50
Vallaing	» 50
Pour qu'il soit fait des églises des fours à chaux	» 20
Givors	2 50
Couramiaux 0,50 ; Jalladon 1 fr. ; Payre 0,25 ; Rolat 0,25 ; Delaigue 0,50.	
A Reporter	1.503 40

Report.	1.503 40
Defaut 0,50 ; Deshayes 0,45 ; Freulon Henri, vive la révolution sociale, 0,25 ; sans cul ni nète 0,50 ; Rit toujours 0,50 ; Martin 0,50 ; supplément d'écot à la suite de l'enterrement civil d'une compagne 0,40 ; un révolté 0,25 ; toujours content quand un copain vit bien 0,20 ; un ancien savetier 0,25 ; un camarade 0,20 ; anonyme 0,10 ; un camarade 0,10 ; Barreau dit Cholet 0,25 ; Besnard dit Chut 0,10.	3 90
57, Guilhem	2 »
C. Guilhem 1 fr ; E. Aliac 1 fr. ; A. Grégoire 0,50 ; L. Céré, élève ecclésiastique 0,10 ; C. Larroque 0,20 ; P. Bonafous 0,25 ; Romain 0,35 ; J. Puech 0,50.	
211, Esquinet, Mouveaux	2 »
Grimain 0,50 ; un libertaire 0,50 ; Loucke Théophile 0,50 ; un libre-penseur 0,20 ; pour que Sébastien vienne à Tourcoing traiter les Crimes de Dieu 0,20 ; vive l'amour libre 0,10.	
Bordeaux, incorruptibles	» 50
Un humanitaire, à bas le sabre et le goupillon	2 »
Th. Lebourgeois	» 50
Vallaing	» 50
Pour qu'il soit fait des églises des fours à chaux	» 20
Givors	2 50
Couramiaux 0,50 ; Jalladon 1 fr. ; Payre 0,25 ; Rolat 0,25 ; Delaigue 0,50.	
Total à ce jour	1.516 50

Convocations
ET COMMUNICATIONS

Paris

Les Egaux du XVII^e^. — Les libertaires des Ternes ont distribué, jeudi dernier, des manifestes et des journaux antireligieux à la porte de l'église St-Ferdinand. C'était plaisir à voir les vieilles bigotes et les messieurs chics scandalisés d'une telle audace de notre part.

Les manifestes étaient lus avidement, les journaux pliés et mis en poche.

Sans doute la gent cléricale qui avait fait apposer des affiches conviant les hommes aux conférences du R. P. Pottier sur « la divinité de Jésus-Christ » ne sera pas contente de l'athéisme propagé et que nous continuerons à répandre tous les jeudis du carême chrétien, à partir de 8 h. du soir.

L'Internationale scientifique se réunit tous les mardis chez Ronosblet, 281, faubourg St-Denis, au premier.

Mardi 30 mars, conférence par Prudhomme sur la cohésion dans le groupement et la propagande révolutionnaire.

Bibliothèque sociologique du XII^e^. — Le samedi, 125, rue de Reuilly.

Le camarade trésorier est invité à s'y trouver.

Mardi 30 mars, réunion du groupe « la Vraie Justice » au café, 69, rue Blanche ; causerie sur les conditions du travail.

Le Repaire du XIII^e^ se réunit le dimanche à 2 h., sur le talus des fortifications.

Le 28 mars, ballade à Choisy-le-Roi ; causeries par Jouannès sur le matérialisme, et par Armand Léo sur l'exploitation humaine.

Bibliothèque du XVIII^e^. — Samedi 27 mars, à 8 h. 1/2 du soir, réunion privée.

La Solidarité. — Dimanche 4 avril, à 2 h. précises, salle Turpin, 127, rue de la Roquette, grande matinée avec le concours des chansonniers libertaires, des célèbres vieilleux-cornemuseux Pizon et Contamine.

Causerie par Tortelier et Broussouloux.

Magnifique tombola gratuite.

Entrée : 0 fr. 60 donnant droit à une consommation.

On trouve des cartes à l'Internationale scientifique, 281, rue St-Denis ; chez Turpin, 19, faubourg du Temple et 127, rue de la Roquette ; à l'Edition populaire, 168, faubourg St-Martin.

Groupe d'études sociologiques et littéraires, 14, rue Mabillon. — Les camarades de la rive gauche étant trop peu nombreux, lundi dernier, on n'a rien pu décider pour le cercle.

Les libertaires des X^e^, XI^e^, XIX^e^ et XX^e^ arrondissements se réunissent les jeudis et les samedis, à 8 h. 1/2 du soir, 19, faubourg du Temple, chez Turpin, au premier.

Samedi 3 avril, conférence par Humbert : Le spiritualisme et le matérialisme.

Tous les libertaires sont invités.

Des camarades étrangers ou polyglottes connaissant les langues espagnole, hollandaise, portugaise, italienne et danoise qui désireraient avoir d'anciens numéros de journaux communistes anarchistes écrits en ces cinq langues, n'ont qu'à écrire à « la Nouvelle Humanité », librairie Roffé, angle des rues Ramey et Flocon.

Prière d'accompagner les demandes d'un bon de poste dont le montant servira à l'affranchissement du nombre d'exemplaires demandés. S'il y a excédent, le surplus servira à la propagande. Ceux qui pourront se déranger n'auront aucun frais à payer.

La Jeunesse libertaire du 13^e^ arr. se réunit tous les dimanches, à 8 h. 1/2, salle Juillet, 17, rue Damesme.

Banlieue

IVRY-KREMLIN. — Le groupe sociologique se réunit tous les dimanches, à 9 h., chez le marchand de vins, 9, rue des Plantes.

Le 28 mars, causerie sur la propriété.

Les libertaires de Clichy se réuniront le samedi 27 mars, à 8 h. 1/2 du soir, chez Bielle, au coin des rues de Paris et du Bois.

PUTEAUX. — Samedi 27 mars, à 8 h. du soir, salle Paulus, 73, rue de Paris, grande réunion publique et contradictoire.

Ordre du jour : les ouvriers des arsenaux et la retraite ouvrière ; la vérité sur les affaires d'Orient ; Patrie et Religion.

Entrée : 0 fr. 25.

SAINT-DENIS. — L'Idée ouvrière, groupe d'études sociales, se réunit tous les samedis à 8 h., chez Alexis, route d'Aubervilliers.

Province

AMIENS. — Réunion des libertaires le dimanche 28 courant, au Cent de Piquet, faubourg du Cours, à 5 h. du soir.

BORDEAUX. — Aux anarchistes : Camarades, les événements se précipitent, les faits sociaux se multiplient, partout les gouvernants, ces perfides conducteurs de peuples, sont assaillis de toutes parts. *La question sociale*, qu'ils nient par politique ou par cécité, se dresse devant eux dans toute sa force, dans toute son acuité. Ils seraient enchantés, par de monstrueux expédients, d'échapper, du moins momentanément, à sa solution.

De plus en plus les prolétaires éclairés se doivent à eux-mêmes d'expliquer aux autres moins heureux les tortueuses machinations de la politique, les coups de Jarnac gouvernementaux.

Un des moyens d'instruire les travailleurs est la réunion. Recourons-y. Le groupe de Bordeaux a déjà réuni quelques sous, mais la somme nécessaire à l'organisation des prochaines réunions de quartier est insuffisante.

Voilà pourquoi un deuxième appel est adressé aux compagnons de la ville et de la banlieue.

Le groupe est rue Leyteire, 65, au débit de la fraternité, au coin de la rue Causserouge !

Réunions bi-hebdomaires le samedi soir et le dimanche, à partir de deux heures de l'après-midi.

BÉZIERS. — Les libertaires se réunissent chaque jeudi, samedi et dimanche, à l'heure et au local convenus.

CONDÉ-sur-NOIREAU. — Les libertaires viennent de constituer un cercle d'études sociales où l'on se réunira toutes les semaines.

Le *Libertaire* est porté à domicile par le compagnon Gain, crieur du *Journal de Condé*

FLERS. — Le *Libertaire* est porté à domicile par le compagnon Vente, crieur du *Petit Parisien*.

GIVORS. — Les camarades sont priés de se rendre le 28 au local habituel ; causerie par le camarade Aramis sur la question sociale.

MARSEILLE — Les libertaires de Marseille et le groupe de Menpenti se rencontrent tous les jours au bar du Coq-d'Or, angle des rues Poids-de-la-Farine et des Récollets.

L'*AGITATEUR* ayant cessé de paraître, écrire pour tout ce qui concernait ce journal et les chansons éditées à Victor Rapalle, 3, rue des Consuls, Marseille.

Les camarades des Chartreux, St-Barnabé et environs se réunissent au bar du Vrai Berger, boulevard du Jardin-des-Plantes.

NICE — Pour faire suite à l'appel que nous avons adressé aux Niçois en général et aux jeunes gens en particulier, nous avertissons tous ceux qui ont suivi avec intérêt les conférences de notre ami Sébastien Faure que nous nous réunirons tous les soirs au Comptoir de Nice, près du théâtre du Cirque, rue Pastorelli.

La première de ces réunions aura lieu le dimanche 28 mars courant. Tous sont cordialement invités.

NARBONNE. — Réunion du groupe « les Exploités » tous les samedis à 8 h. du soir, au local convenu. Le dimanche, ballade en campagne.

Afin de donner plus d'extension à la propagande, le groupe organise des causeries mensuelles. S'adresser au groupe ou au camarade Paul Puget, 1, rue Barbès.

AVIS TRÈS IMPORTANT

Nous rappelons aux camarades qui nous adressent des articles ou des communications à insérer de n'écrire jamais que d'un seul côté **de leurs feuilles de papier et d'indiquer très lisiblement la signature qu'ils veulent.**

PETITE CORRESPONDANCE

E. H. — Adresse-nous autre chose, moins *dissertation*.

Châlon. — Reçu mercredi matin, trop tard.

Dhorr. — Tu le verras bientôt. Attendons réassortiment pour brochures.

Nouricier (Étudiants). — Argot forcé, recherché, ni fond ni forme.

Maurin, St-Etienne. — Reçu brochures et lettre.

Reims. — Chez Paillette, 6, rue Cortot.

Bordenave. — Ecris à Froidure, 24, rue des Bouchers, Amiens.

Les anciens camisards de Biskra sont priés d'envoyer leur adresse à M. Armand, à la Gauloise, boulevard Sébastopol.

J. D. L., étudiant. — Nous ne pouvons promettre d'insérer ce que nous n'avons pas lu. Essayez.

E. M. — Tout dépend de vos charges, de votre force de résistance et de vos aptitudes. Le reportage à Paris est bien scabreux. Ecrivez-nous plus longuement.

BROCHURES LIBERTAIRES

Nous prions les camarades qui nous demandent des brochures de nous envoyer, en même temps que leur demande, le montant de la facture.

En vente au **Libertaire**, 5, rue Briquet :

L'Anarchie, par Elisée Reclus, 0 fr. 10.

Un Siècle d'attente, par Pierre Kropotkine, 0 fr. 10.

Déclarations de Georges Etiévant, 0 fr. 10.

Aux jeunes gens, par P. Kropotkine, 0 fr. 10.

Patrie et Internationalisme, par Hamon, 0,10.

L'Agriculture, par P. Kropotkine, 0 fr. 10.

Etats d'âme, par Jacques Sautarel, 0 fr. 10.

L'Ordre par l'Anarchie, par Daniel Saurin, 0 fr. 25.

Les Temps nouveaux, par P. Kropotkine, 0,25.

Dieu et l'Etat, par Bakounine, 1 fr. »

L'Anarchie, par P. Kropotkine, 0 fr. 80.

La Société au lendemain de la Révolution, par Jean Grave, 0 fr. 60.

La Douleur universelle, par Sébastien Faure, 2 fr. 80.

La Société future, par Jean Grave, 2 fr. 80.

La Conquête du Pain, par Pierre Kropotkine, 2 fr. 80.

Œuvres de Bakounine, 2 fr. 30.

La psychologie du militaire professionnel, par Hamon, 2 fr. 80.

La psychologie de l'anarchiste-communiste, par Hamon, 2 fr. 80.

Les paroles d'un révolté, par P. Kropotkine, 1 fr. 25.

Endehors, par Zo d'Axa, 1 fr.

Philosophie du Déterminisme, par Jacques Sautarel, 2 fr. 80.

La Grande Famille, par Jean Grave, 2 fr. 80.

Les révolutionnaires au Congrès de Londres.

Pages d'histoire socialiste, par W. Tcherkesoff, 0 fr. 25.

Les Joyeusetés de l'Exil, par Ch. Malato, 2 f. 80

Le Socialisme et le Congrès de Londres, par A. Hamon, 2 fr. 80.

Véhémentement, par André Veideau, 2 f. 50.

Collection du *LIBERTAIRE*

Nous tenons à la disposition de nos lecteurs la collection complète de tous les numéros du *Libertaire* parus, au prix de dix francs, port payé. — Mandat ou timbres.

PHILOSOPHIE LIBERTAIRE

LA DOULEUR UNIVERSELLE

PAR

Sébastien FAURE

Un volume in-8 de 400 pages

Prix : 2 fr. 50. — Franco : 2 fr. 80

LA SOCIÉTÉ FUTURE

PAR

JEAN GRAVE

Un vol. in-8 de 400 pages

Prix : 2 fr. 50. — Franco : 2 fr. 80

LA GRANDE FAMILLE

PAR

Jean GRAVE

Un volume in-8 de 400 pages

Prix : 2 f. 50. Franco : 2 f. 80

LES

Joyeusetés de l'Exil

PAR

Charles MALATO

Un volume in-8 de 400 pages

Prix : 2 fr. 50 — Franco : 2fr. 80

L'Imprimeur-Gérant : Léon BARRIER.

PARIS — Imprimerie spéciale du *Libertaire* 58, rue Greneta.